

A stylized illustration of a young boy with blonde hair, wearing a blue and white striped t-shirt and grey shorts, standing on a green grassy hill. He is leaning his right hand against the thick brown trunk of a large tree. The tree's branches spread out across the top of the frame, filled with numerous small yellow dots. The background is a light cream color.

# L'Arbre aux parfums

Gonzague Duverdus

Gonzague Duverdu

L'Arbre aux parfums

© Gonzague Duverdus, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1642-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Couverture : Illustration de Matthieu Park

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Chapitre I

### Un service en faïence

C'était une matinée ordinaire.

— C'est pas possible, s'exclama-t-elle de la cuisine lorsqu'elle entendit le fracas venant de la salle à manger. C'est pas possible. Tu n'as pas fait ça ? ajouta-t-elle, en s'essuyant les mains sur son tablier.

Ma mère, à n'en pas douter, était en colère. On pouvait s'attendre à un coup de tonnerre.

C'était bien une matinée ordinaire.

Ma mère était déjà en train de ramasser les morceaux éparpillés de la pile d'assiettes que je venais *maladroitement* de laisser tomber sur les carreaux. J'ignorais moi-même comment j'avais fait mon compte. La pile d'assiettes m'avait malicieusement glissé des doigts sans que je puisse expliquer comment.

Toujours est-il que le beau service bleu pâle de la grand-mère s'était brisé en mille morceaux qui jonchaient maintenant le sol. Un vrai puzzle ! Les assiettes avaient littéralement explosé ; des débris avaient glissé sur le parquet de la salle à manger et s'étaient répandus dans les coins jusque sous le buffet. Le service n'y prendrait plus jamais sa place ! Le dîner de la veille était son dernier.

« Il y en a partout », résuma ma mère, très préoccupée par la situation. Elle surenchérit : « Je viens de faire le ménage ». Je devinai alors que la colère serait froide – comme un glaçon.

## Chapitre II

### Mes mauvaises habitudes

Pour autant, c'était *possible*. J'avais bien *fait* ... *ça*.

Maman me répétait souvent que j'étais très maladroit. Fréquemment, je voulais rendre service : apporter une cruche d'eau, déplacer un meuble, aller chercher des fleurs dans la roseraie, tondre le gazon, nettoyer les poêles, faire une mayonnaise – et toujours, malgré toutes ces bonnes intentions, toutes mes initiatives heureuses se terminaient en catastrophes effroyables. Ce jour-là, j'eus la mauvaise idée toute simple de vider le lave-vaisselle ; une fois de plus, ce fut complètement raté-le fiasco.

Maman soupirait toujours : « C'est pas possible ». Souvent complété par ce très exaspéré : « Tu n'as pas fait ça ! ». Parfois quand la moutarde lui montait vraiment au nez – c'est comme ça qu'elle disait- elle lâchait un troublant : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un *maladroit* pareil ! ». Et personne ne répondait jamais à cette question. Elle pouvait ainsi se sentir libre de la poser à chacune de mes maladroites à répétition.

Comme d'habitude, j'essayai cette fois-ci encore de réparer ma bêtise. Je commençai à ramasser les débris des belles assiettes de la grand-mère. Je voyais bien que ma mère était vraiment triste cette fois-ci. Impossible de recoller les morceaux ! Tout irait à la poubelle. On ne pourrait plus jamais faire de grandes tablées à douze, ni à huit, ni à quatre. Il faudrait peut-être racheter un service – de toute façon moins beau, moins élégant, moins finement décoré.

Avec cette bêtise, beaucoup des souvenirs de grand-mère disparaissaient : les bouillons de légumes, les plats garnis de boudins noirs, les gigots aux trompettes de la mort, les rôtis bien rouges couverts de lard, les portions monumentales de gratins dauphinois, les cochons de lait sauvages cuits à l'étouffée, les soupes de melon, les marquises et leur crème vanille, les îles flottantes, les gâteaux aux marrons, les charlottes aux fraises et leurs boudoirs imbibés amollis...

C'était bien plus grave que d'avoir renversé le *mercurochrome* sur mon short neuf, ou fait tomber mes lunettes dans les cabinets, mis le sorbet au four, ou crevé mes pneus de vélo en roulant sur des épines de pin.

Encore la veille, en voulant faire le lit de ma chambre, je pris la couette, et dans un geste inconsideré et inexplicable de matador menacé, voulant atteindre la tête de lit, je balayai ma table de chevet et emportai à pleine volée la lampe qui éclairait mes lectures. Ce fut un « ploc » sourd qui me fit frémir : encore une maladresse ! Je venais de briser pied de lampe en porcelaine, ampoule à baïonnette, abat-jour en tissu brodé... dans un fracas indescriptible... Je contemplais les éclats partout dans ma chambre... puis vinrent les éclats de voix de mon père cette fois-ci... qui avait changé l'ampoule quelques jours auparavant.

Le jour de la destruction du service en faïence grand-maternel, ma mère se tut au bout de quelques secondes. Je sentis son regard noir des jours où elle renonce à dire quoi que ce soit, se sentant désarmée totalement. Pire que la colère, un grand désarroi l'envahissait ; mais je savais que peu de temps après elle aurait repris la tâche qu'elle avait en cours – ce jour-là, la préparation des pommes de terre en robe de chambre. Ma mère était comme ça : très vite, les bêtises étaient pardonnées – mais moi je me souvenais de tout et tout le monde l'ignorait. J'aurais aimé oublier comme elle – car je crois qu'elle oubliait vraiment. Mais je traînais avec moi toutes mes bêtises... ou du moins leur souvenir.

J'étais le plus serviable de la famille, tout le monde le reconnaissait ; j'étais le plus maladroit de la famille, tout le monde le regrettait. J'aimais faire le bien, mais je faisais du mal. C'était ainsi. On disait que ça passerait avec l'âge. Mais par je ne sais quel hasard du destin, le prénom que m'avait donné mes parents me renvoyait en miroir quelque chose d'intrinsèquement maladroit : Malo, c'était mon prénom. Un Malo bien *maladroit*, tout le monde en convenait. Mon prénom semblait déjà contenir l'ombre d'un début de maladresse. *Malo-le-maladroit*, c'était le sobriquet que je me donnais en cachette. Je tremblais de peur à l'idée que quelqu'un pût me surnommer *Malo-le-ballot* – heureusement personne n'y avait encore pensé.

## **Chapitre III**

### **Mon refuge**

Si ma mère semblait plongée dans un désarroi limité dans le temps, moi, j'étais triste, très triste, comme à chacune de mes maladresses, sans limitation dans le temps. Des situations devenaient insupportables pour un petit garçon de neuf ans comme moi. À chaque contrariété, quand maman me jetait son regard noir par exemple, quand j'avais fait du mal au lieu de faire du bien, quand une parole me blessait, quand je provoquais de la peine, de la colère froide ou glacée, ou alors quand on me faisait du mal, je courais voir mon ami. Mon meilleur ami. Il n'entrait jamais en colère froide, ni ne me jetait un regard noir, ni m'empêchait de faire bien comme il faut, lui.

Cet ami n'avait d'ailleurs pas de bouche pour laisser échapper des colères, ni de nez pour dire que la moutarde lui montait au nez, ni d'œil pour lancer des regards noirs. Cet ami logeait en quelque sorte sur notre pelouse et régnait sur la pente de notre jardin. Cet ami était superbe ; cet ami était un arbre. Ses branches portaient d'un tronc de taille basse pour éclore en une vasque accueillante, et se terminaient écartées comme les doigts d'une petite main qui s'ouvre. À force de venir me réfugier dans cet arbre, on aurait dit que les branches avaient pris la forme de mon corps, qu'elles avaient épousé l'exakte courbe de mon dos, si bien que je pouvais y passer des heures bien blotti en boule serré et caché derrière ses quelques feuilles. J'avais trouvé comme un trône où me pelotonner.

Entre l'arbre et moi, il y avait un secret : c'était un arbre à parfums ; c'était un arbre consolateur.

À chacune de mes tristesses, je le trouvais là disponible, planté fièrement au-dessus des bosquets et surplombant une vallée envahie de ronciers à mûres, prêt à m'accueillir, branches ouvertes, dans son feuillage ajouré.

Ce qui me consolait chez cet ami, c'était le parfum de ses fleurs, petites étoiles d'ivoire au cœur de miel, offertes au bout de ces branches charnues.